

Carnet de voyage de deux baroudeuses
De Kuala Lumpur en Thaïlande

Après presque trois mois de baroude de Paris à Istanbul, du stop à travers toute l'Europe,
des rencontres, de la joie et des sourires,
Doc et moi poursuivons notre voyage à plus de 10 000 km.
Nos premiers pas en Asie, à la rencontre de peuples nouveaux...



A Andreas et Panos, deux formidables amis grecs, amoureux de la Thaïlande et de son peuple...



Vendredi 11 Novembre 2011. Jour 1. France

Enfin, c'est le grand jour. Date de l'Armistice pour beaucoup de français, mais date du grand départ pour moi. C'est l'aventure avec un grand « A » qui se présente une nouvelle fois à nous, Doc et moi. Cette même Doc avec qui je suis allée de Paris à Istanbul en stop cet été, et de Turquie à Croatie l'été précédent. A six heures, lorsque le réveil me tire du sommeil, je reste étendue quelques minutes, les yeux ouverts. Ensuite, tel un automate, je me lève, m'habille, boucle mon sac à dos, vérifie rapidement que je n'ai rien oublié et jette un dernier regard circulaire à ma chambre, que j'ai vidée de tout son bazar. Je ne réalise pas encore que je quitte mon chez moi pour sept mois... Pour l'occasion, mes parents et Maxou, mon cousin, nous accompagnent à l'aéroport d'Orly. Doc et moi enregistrons nos sacs (treize kilos pour moi et seulement cinq pour Doc), puis franchissons les portes d'embarquement, le cœur serré mais la tête déjà ailleurs. Un dernier regard et l'on

se crie « A dans sept mois ! ». L'avion, de la compagnie Air Asia, offre un confort minimum et je suis déçue de voir qu'il n'y a pas de télévision. Malheur ! Douze longues heures en perspective sans distraction... Mais à dix heures, après seulement trente minutes d'attente, l'avion décolle. Les hôtes de l'air servent leur premier repas aux passagers les ayant réservés sur Internet, ce qui n'est pas notre cas. Puis, décalage horaire oblige, l'avion s'enfonce dans l'obscurité et les lumières s'éteignent pour nous inviter à dormir.

Jour 2. Malaisie – Kuala Lumpur

Nous qui avons toujours la « chance » d'être placées à côté d'enfants en bas âges dans les transports, ce n'est pas le cas aujourd'hui. Mais il y a trois jeunes français qui parlent fort et rient derrière nous. Enfonçant rageusement mes boules Quies dans mes oreilles, je peste, change de position, mais rien n'y fait, après plusieurs tentatives je n'arrive toujours pas à trouver le sommeil. Interpellées par leur conversation, Doc et moi finissons par discuter avec eux. Et ce n'est finalement plus trois, mais cinq français qui troublent la nuit des autres passagers. Steven s'envole pour la Nouvelle Zélande, Sophie pour un road-trip en Asie et Geneviève va en Australie. En ce qui nous concerne, nous sommes en route pour la Malaisie, notre première étape, avant de rejoindre la Thaïlande. Cinq jeunes avec des routes différentes, mais tous le même amour du voyage. Les douze heures de vol passe finalement plutôt rapidement et nous atterrissons à Kuala Lumpur à six heures, heure locale. Il fait environ vingt-cinq degrés, et le taux d'humidité est suffocant ! Assises dans une navette pour le centre de la ville, j'observe le paysage défiler et suis bouche bée. Moi qui ai la chance d'avoir déjà beaucoup voyagé malgré mon jeune âge, c'est la première fois que je mets les pieds en Asie. Le taux d'humidité et les fortes pluies dues à la mousson rendent le paysage très vert, et de part et d'autre de l'autoroute s'étale la « jungle ». De denses forêts de palmiers, bananiers, et autres arbres tropicaux. A Kuala Lumpur Centrale, où la navette s'arrête, nous prenons le métro pour la première fois, afin de nous rendre chez un Couchsurfeur (réseau d'hospitalité sur Internet). Sasha habite une résidence luxueuse, surveillée par des gardes, à trente minutes de là. Quatre tours, de vingt-sept étages chacune, entourent une grande piscine. Il y a des commerces, une épicerie, un salon de coiffure, un

pressing, des restaurants... Il s'agit en fait d'une petite ville. Notre hôte est en colocation avec quatre filles, deux russes, une allemande et une malaise. L'appartement, situé au dix-septième étage est spacieux, propre et moderne. C'est en début de soirée que nous quittons Sasha pour visiter la ville, et marchons plus de deux heures à travers des quartiers pauvres afin de trouver les Petronas Towers. Les rues sont sales et fétides, mais les malais souriants. A la nuit tombée, Doc et moi nous arrêtons dans un boui-boui pour notre premier repas, évidemment beaucoup trop épicé. J'apprécie néanmoins ces nouvelles saveurs jusqu'à ce que je voie deux rats sortir de la cuisine, sans que personne ne soit choqué. Nous prenons alors peur, Doc d'attraper une hépatite et moi d'avoir la turista. Sur ces entrefaites nous arrivons enfin à trouver les Petronas Towers, qui font partie des dix plus grandes tours du monde. Hautes de quatre cent cinquante-deux mètres, ou quatre-vingt-huit étages, elles sont majestueuses, à couper le souffle ! Enfin, nous prenons le métro pour rentrer à la maison et nous endormons dans le lit que Sasha nous a légué.



Jour 3. Malaisie – Kuala Lumpur

La journée commence par la visite de Batu Caves, le temple indou le plus important de la ville. Une immense statue dorée de quarante-sept mètres, représentant Murugan, le dieu de la guerre, est érigée au pied d'un escalier de deux cent soixante-douze marches s'enfonçant dans la roche. La montagne de marches gravie, Doc et moi pénétrons dans le temple, construit dans la grotte. Le plafond de cette dernière est situé à cent mètres de hauteur, et des trous dans la roche éclairent les lieux. Des milliers de chauves-souris provoquent un bruit effrayant, tandis que des singes vivent en liberté. Faisant l'objet de toutes les attentions, l'un d'eux « attaquera » une touriste pour lui voler ses bonbons, sous les rires des spectateurs. L'endroit est plébiscité par les indous qui prient en s'agenouillant et déposent de la nourriture dans le temple en guise d'offrande. Après nous être recueillies dans cet endroit de paix, Doc et moi prenons le train pour le centre de la ville. Surprise, celui-ci est séparé en deux wagons : un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Ségrégation ? N'oublions pas que la Malaisie est un pays à dominance musulmane... China Town nous déçoit, il s'agit en fait d'un marché aux puces rempli de sacs de contrefaçon, et de fausses baskets de marques. Affamées par cette journée de marche et de visites, nous dînons dans un restaurant bon marché où le plat que j'ai commandé est immangeable, car beaucoup trop épicé. Mais quand le serveur me ramène ce qui aurait dû être le même plat sans



épices, il est complètement différent. Rentrées à la maison, nous attendons deux heures sur le pas de la porte. Sasha n'est pas là et personne ne nous ouvre. Mais une fois à l'intérieur, alors que Doc joue des maracas à minuit passé, Svetlana une des colocataires sort de sa chambre en criant. Le bruit de l'instrument l'aurait réveillée alors que nous avons sonné une dizaine de fois quelques heures plus tôt ! La russe mal lunée retournée se coucher, je ne

peux m'empêcher de continuer à rire tandis que Doc est vexée. Le contre coup du décalage horaire nous empêche de dormir, et nous tournons en rond jusqu'à huit heures du matin, heure à laquelle Doc et moi sombrons enfin.

Jour 4. Entre Kuala Lumpur (Malaisie) et Hat Yai (Thaïlande)

Après une courte nuit, nous continuons de visiter la ville de Kuala Lumpur. Le Sri Maha Mariamman Temple, un temple indou, nous ouvre ses portes. Y sont représentés différents personnages, éléphants et oiseaux sous forme humaine, mais aussi le Dieu Shiva entouré de ce qu'on pourrait appeler ses disciples. A mon grand



regret, personne ne parlait anglais dans ce lieu. Je repars donc sans en savoir plus sur cette étrange religion qu'est l'indouisme. Nous visitons ensuite un temple chinois, faisant aussi entreprise de bâtons d'encens. Quand on dit qu'ils ne s'arrêtent jamais... Enfin, en fin d'après-midi Doc et moi rejoignons Sasha au pied des Petronas Towers et rentrons ensemble à la maison. Un bref au revoir à cet hôte discret et nous prenons la route de la gare quand un énorme orage éclate. C'est notre premier épisode de mousson, et il est d'une violence étonnante. Le tonnerre rugit et en donner des frissons. Les éclairs percent le ciel, éclairant les sombres nuages gorgés de pluie. En seulement cinq minutes la route se remplit de quarante centimètres de pluie, provoquant des torrents çà et là. La circulation est interrompue et les passants se réfugient sous les nombreux couvre-trottoirs prévus à cet effet. C'est à l'abri du métro que Doc et moi arrivons à la gare centrale. Deux billets pour la Thaïlande achetés et nous voilà dans un wagon entièrement destiné aux couchettes. Mais cette nuit encore le décalage horaire nous empêche de dormir, et je fais des va et vient entre les différents wagons pour passer le temps. Le train, vieux de plusieurs dizaines d'années, est lancé à vive allure toutes portes ouvertes, laissant l'air chaud s'engouffrer. Ce dernier s'arrête dans un grand fracas environ toutes les dix minutes, ce qui n'arrange pas notre insomnie.



Jours 5. Thaïlande – Krabi

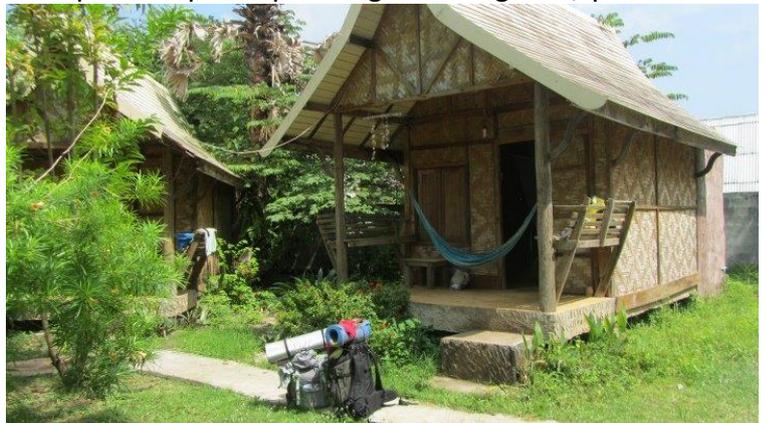
Enfin endormies à sept heures, ce n'est que deux heures plus tard que la police des frontières nous réveille. Difficilement tirées de nos couchettes, Doc et moi faisons tamponner nos passeports. Ils prennent nos empreintes digitales du côté malais, et une photo de nos visages mal réveillés du côté thaïlandais. Remontées dans le train, nous faisons la rencontre de Gabriel, un vénézuélien voyageant à travers le

monde depuis six mois. Arrivées à Hat Yai en fin de matinée, nous déjeunons tous les trois dans un restaurant crasseux, situé en bordure de route. Quel plaisir ! J'ai enfin l'impression d'être en Asie. Des chauffeurs de tuk-tuk (moto tractant une remorque couverte pouvant

contenir jusqu'à quatre personnes) nous alpaguent de tous les côtés. Le trafic est chaotique, le nombre de deux roues impressionnant, tous les insignes sont écrits en thaï, et très peu de gens parlent anglais. Quelle différence avec Kuala Lumpur ! Cependant cette ville ne présente aucun intérêt et nous achetons des billets de bus pour Krabi, situé sur la côte, au Sud-Ouest du pays. Le mini-van transporte onze voyageurs dont huit backpackers (voyageurs avec un sac à dos). Deux hollandaises, une canadienne à l'accent très prononcé, Gabriel le vénézuélien, une espagnole et trois français dont nous faisons partie. Les paysages sont très verts. De temps à autre une vache bien dodue broute l'herbe qui pousse en abondance, tandis que des poules picorent sur les bas-côtés. Des enfants jouent pieds nus devant leur maison en tôle. Une fois arrivés à destination tout le monde se sépare, et Doc et moi nous établissons dans une auberge correcte à moins de huit euros la nuit.

Jour 6. Thaïlande – Koh Lanta

Le réveil nous sort du sommeil après une nuit complète. Aurait-on enfin pris le rythme thaï ? Voulant se rendre sur une île, toutes les deux hésitons entre Koh Phi phi, la fête et les touristes, et Koh Lanta, moins chère et plus calme. La sérénité l'emportant, nous réservons deux allers simples pour l'île de Koh Lanta. Trois heures de mini-van, une violente averse, des petits villages aux toits faits de tôle et deux ferries plus tard, nous arrivons enfin à destination. Le chauffeur dépose les passagers devant une « agence de voyage », qui est en fait une guérite improvisant des services type recherche de logements, locations de scooters ou vente de billets de ferry. La plupart des backpackers passe par ce genre d'agence, par ignorance ou facilité, mais leurs services sont facturés de deux à trois fois plus cher que la normale. Préférant chercher par nous-même, Doc et moi nous rendons sur la plage à la recherche du bungalow de nos rêves. Le soleil est sur le point de se coucher, la mer est basse et elle me rappelle l'Atlantique et Deauville. Bien loin de l'idée que je me faisais des plages tropicales de Thaïlande ! C'est au Sanctuary que l'on s'établie enfin, un bungalow en bambou à l'allure défraîchie. Un immense hamac en toile est accroché sur le balcon, barrant l'entrée. L'intérieure, grand de cinq mètres carrés, comporte un lit deux places au-dessus duquel est suspendue une moustiquaire. Les murs faits de bambou laissent passer l'air et la lumière de plus d'un centimètre par endroit. La salle de bain est accessible par une petite porte qui s'ouvre sur un WC, un minuscule lavabo et une pomme de douche. Le tout à ciel ouvert. En un seul mot : rustique. Mais c'est tout ce dont nous avons besoin pour huit euros la nuit. Nous dînons au bar qui est situé sur la plage, allongées sur des coussins, du reggae en fond sonore. Le temps est agréable grâce à la mer qui apporte une petite brise, la musique se confond avec le bruit des vagues et le ciel est constellé de petites et grosses étoiles. Cette nuit, Doc dormira sur les coussins du bar, face à la mer.



Jour 7. Thaïlande – Koh Lanta

Aujourd'hui, nous avons décidé de louer un scooter pour faire le tour de l'île et trouver des plages plus jolies. Contre toute attente l'engin fonctionne plutôt bien, et monte même jusqu'à quatre-vingt kilomètres par heure en ligne droite. La route, par contre, aurait bien

besoin d'un rafraîchissement. On y trouve des nids de poule à foison, dont certains font plus d'un mètre de largeur pour trente centimètres de profondeur. Les panneaux étant écrits en thaï, nous nous perdons à plusieurs reprises, et en plus je dois rouler à gauche ! Mais la



balade est sympathique. Des échoppes longent la route principale qui est la seule à être goudronnée. De part et d'autre sont proposés fruits frais, alimentaire ou essence, stockée dans des bouteilles en verre de Coca ou de Pepsi. Doc et moi visitons la vieille ville de l'île, touchée par le Tsunami qui a frappé l'Asie du Sud-Est en 2004. Les maisons construites sur pilotis

sont pour la plupart encore dévastées, et il règne une atmosphère étrange. Les commerces sont fermés, les rues quasiment vides, et le silence pesant me font penser à une ville fantôme. Le soleil frappant nos épaules nues, je m'arrête pour une pause plage. Celle-ci n'a encore une fois rien d'extraordinaire, et l'eau trouble ne me permet pas d'observer correctement le fond et les poissons avec mon masque et mon tuba. Déçues, nous rentrons

à la maison juste à temps pour éviter d'être surprises par un nouvel épisode de mousson. Abrisées sur le plancher en bois destiné au yoga, nous discutons face à la mer tout en sirotant une bière, attendant que l'orage cesse. Celui-ci est si fort qu'il a inondé notre hôtel à plusieurs endroits et j'ai peur qu'il y ait des fuites dans notre bungalow de fortune. A défaut de fuite, nous partagerons la nuit avec une



vingtaine de cafards dont j'ai la hantise. De plus, n'ayant pas de toit à la salle de bains, c'est la première fois que je me vois obligée de faire pipi sous la pluie, dans de vraies toilettes. Enfin, je m'endors dans un concert de coassement de grenouilles.

Jour 8. Thaïlande – Entre Koh Lanta et Koh Tao

C'est l'air morose que je me réveille, je n'aime définitivement pas cette île. Une dernière tentative de nage avec masque et tuba me confirme qu'il n'y a aucune visibilité, et je m'ennuie à mourir. C'est décidé, je pars pour Koh Tao. Située dans le golf de Thaïlande, cette île est, paraît-il, le paradis des plongeurs. Après une longue hésitation, Doc choisit de me suivre. Les plus de trois cents kilomètres de voyage pour Koh Tao nous coûtent à chacune mille bath (environ vingt-cinq euros), ce qui est excessivement cher. J'ai la désagréable impression de me faire avoir à chaque fois que je paye quelque chose dans ce pays... La Thaïlande est devenue trop touristique et les commerçants en abusent ! C'est avec douze autres backpackers que nous faisons route dans un mini van surchargé et inconfortable. Les sacs sont accrochés sur le toit, la route est défoncée et les amortisseurs morts. Pendant les

interminables six heures de route, Doc et moi discutons avec notre voisine, Gwen. Originnaire de la presque île de Crozon, en Bretagne, elle voyage en Australie et en Asie depuis plus d'un an. Enfin arrivées au port, à la nuit tombée, nous embarquons dans le paquebot destination l'île de Koh Tao. Il s'agit en fait d'un cargo pourri, rouillé, sale et inondé, qui semble dater du siècle dernier. Le dortoir, grand de trente-cinq mètres carrés, offre deux rangées de banquettes superposées. Et sur chacune de ces couchettes rustiques se trouve une couverture miteuse. Personne ne parle anglais à bord, et j'ai le sentiment d'être tombée dans un traquenard tant l'embarcation me fait penser au transport de clandestins du film « Usual Suspect ». Lorsque nous quittons le port, je suis assise sur l'unique banc situé sur le pont supérieur, qui jouxte la cabine de navigation. J'assiste donc au départ en première loge, et les thaïs présents m'invitent à partager leur nourriture. C'est rassasiée que je rejoins le dortoir pour me coucher, les backpackers et quelques autochtones sont recroquevillés sous leurs couvertures.



Jour 9. Thaïlande – Koh Tao.

« Koh Tao ! Koh Tao ! ». Il est sept heures du matin et le cargo a amarré. Le pied à peine posé sur la terre ferme et nous sommes six backpackeuses à monter dans le même taxi pick-up, direction le sud de l'île et ses plages calmes. Ce dernier nous dépose au Sunshine, un ensemble de bungalow éparés dans une jungle entretenue. Les bars et un centre de plongée font face à une baie à l'eau limpide. Le sable est blanc, les cocotiers regorgent de ce fruit si gouteux, des hamacs sont suspendus çà et là, des pontons de bois permettent d'aller d'un bar à un autre... Cet endroit me donne un avant-goût de ce que je considère être le paradis, et je resterais la toute ma vie si je le pouvais. Devant le prix de la simple plongée, je décide de m'inscrire pour passer mon niveau deux, niveau que j'avais abandonné au club de Viroflay il y a plus de trois ans. Le coût astronomique de cette activité, qui est tout de même moins cher qu'en France, nous permet, à Gwen Doc et moi, de profiter d'une chambre gratuite. C'est complètement par hasard que Gwen retrouve Sylvain, un Savoyard qu'elle a rencontré au Laos, et Ramon, un espagnol connu à Koh Lanta, où ils ont passé quelques jours tous les trois. Etant tous dans le même hôtel, nous décidons d'aller à Shark Bay, où Sylvain a

nagé avec des requins à pointes noires inoffensifs. Malheureusement, le soleil masque les nuages, et la luminosité rend la visibilité sous l'eau mauvaise. Déclarant forfait pour aujourd'hui, Gwen, Doc, Sylvain, Ramon et moi allons diner dans un restaurant sur pilotis et boire de la Chang, la bière locale. Nous discutons et rions jusque tard dans la nuit avec les serveurs, puis je vais me coucher en perspective de mon réveil à l'aube, pour ma première plongée.

Jour 10. Thaïlande – Koh Tao

Le réveil me sort difficilement du sommeil à sept heures trente, direction le centre de plongée, situé à vingt mètres de mon bungalow. Contrairement aux clubs français, nos sacs sont déjà prêts et je n'ai qu'à transporter le mien jusqu'à un pick-up, qui emmène tous les plongeurs au port. Nous sommes vingt à monter sur un gros bateau en bois, agencé sur deux étages. Les bouteilles d'oxygène sont déjà en place, et je n'ai qu'à ouvrir mon sac pour trouver palmes, masque, gilet stabilisateur, combinaison, plombs et détendeur. « Quel club de fainéant ! » dirait mon père. Après nous être équipés, c'est sur le pont supérieur que le prof nous explique comment va se dérouler la première plongée. Je passe mon second niveau avec un allemand, les cours se font donc en anglais ! Difficile de comprendre le jargon des plongeurs dans une langue qui n'est pas mienne, mais qu'importe, je plonge depuis plus



de cinq ans et suis comme un poisson dans l'eau. « Deep dive » est le nom de notre première plongée, ce qui signifie « plongée profonde », à moins trente mètres. Le bateau est en émoi, le capitaine vient de recevoir un appel : Il y a un requin sur le site. Le nom « Whale shark » circule de bouche en bouche, les sourires s'agrandissent et les plongeurs frétilent d'impatience. Une fois dans l'eau je le vois, à une dizaine de mètres de moi. Le roi de la mer se déplace lentement, entouré de dizaines de petits et gros poissons qui happent les résidus de nourritures qui échappent de sa

bouche. Parfaitement inoffensif pour l'homme, à l'image de la baleine bleue son équivalent chez les mammifères, il se nourrit principalement de plancton, d'algues et d'animaux microscopiques. Ce requin baleine fait environ quatre mètres de long et plus d'un mètre de large. Je suis bluffée, émue, impressionnée ! Une fois remontés à la surface notre prof nous annonce que nous sommes chanceux, en trois ans de plongée ce n'est que le sixième qu'il voit ! Une heure plus tard, nous sautons de nouveau du bateau pour la deuxième plongée. Nommée « Deep navigation », on nous abandonne sur le site, à vingt mètres de profondeur, avec une boussole et une carte sous-marine. Grace à mon sens de l'orientation infaillible,

j'empêche l'allemand d'aller dans le sens opposé, et réussis à retrouver le bateau sans grande difficulté. Enfin, la dernière plongée se nomme « Night dive »... Plongée de nuit ! Moi qui déteste ne pas voir ce qui se trouve sous mes palmes, je suis à la fois excitée et effrayée. Il pleut à l'extérieur et la houle fait s'agiter cette eau noire qui s'étend devant moi. Une grande bouffée d'air, et je ferme les yeux pour sauter. Une fois les



torches allumées, c'est un véritable spectacle qui s'offre à nous : barracudas, carangues, poissons anges, scalaires, balistes, mérus Malabar, oursins diadème... Le faisceau de nos torches les attire et nous voyons beaucoup plus de poissons que les deux plongées de ce matin réunies. Arrivés à vingt mètres de profondeur le prof nous demande d'éteindre nos torches, ce qui me gèle l'échine. Mais le frisson passe, tous les trois agenouillés au fond de la mer, je découvre quelque chose de fantastique. En agitant les bras, nous faisons se déplacer du plancton, qui devient vert phosphorescent en s'oxydant au contact de l'air amené par l'agitation de l'eau. Des centaines de particules vert-fluo s'agitent autour de nous comme par magie... C'est incroyable ! Émerveillée, je rentre à l'hôtel retrouver mes amis et boire quelques bières en leur racontant cette fantastique journée de plongée.

Jour 11. Thaïlande – Koh Tao

Deuxième jour de plongée, le rythme est soutenu. A huit heures je suis équipée et prête à sauter. Aujourd'hui nous plongeons sur une épave, et le capitaine annonce avec joie qu'il y a encore des requins sur le site. Quelle chance, j'ai justement loué un appareil photo sous-marin ! L'épave du Sattakut, croiseur de la Marine Thaïlandaise offert à la communauté des plongeurs de l'île, a été coulée par trente mètres de fond en juin dernier. Le navire de guerre est déjà envahi par le plancton, et des milliers de petits



poissons tournoient autour de l'immense canon qui trône sur le pont avant. Malheureusement, la visibilité étant mauvaise, nous quittons ce qui fut ma première épave pour « chasser le requin ». Gagné ! Il se trouve à quelques mètres de moi et je prends de super clichés. Voulant une photo souvenir à côté du roi de la mer, je donne l'appareil à mon prof. Mais il est déjà trop tard, le poisson comme mon prof s'en vont dans des directions opposées. Mais, alors que je perds tout espoir, celui qu'on appelle « l'ambassadeur des requins » pour son côté pacifique, semble se tourner dans ma direction et me regarder dans les yeux. Il avance en fait droit sur moi, ce qui fait bondir mon cœur de joie mêlé à un sentiment de stress. Passé au-dessus de ma tête, je nage à un bras de distance de lui pendant quelques dizaines de secondes qui me paraissent une éternité. Le temps comme le monde semble s'être arrêté de tourner. Il mesure environ cinq mètres, ses yeux sont placés latéralement sur les côtés de sa tête large et aplatie, et sa bouche est immense. Il a la peau du ventre blanche et lisse, tandis que son dos est gris et tacheté. Le requin-baleine, qui est le plus grand poisson au monde, nage quelques mètres au-dessus de moi et je suis émerveillée. C'est fabuleux, à couper le souffle, ça n'a pas de prix... Remontée sur le bateau, l'appareil photo tourne de mains en mains, tous les plongeurs m'envient pour ce moment fort en émotion. C'est ma dernière plongée, elle marque donc la fin de mon examen. Je suis à présent plongeuse confirmée, habilitée à explorer les fonds marins jusqu'à moins trente mètres. Rentrée à l'hôtel, c'est allongés dans les hamacs suspendus près de la plage que nous buvons quelques Chang avant d'aller nous coucher.

Jour 12. Thaïlande – Entre Koh Tao et Bangkok

Sylvain, Ramon, Gwen, Doc et moi nous levons à huit heures, direction Shark Bay. J'ai la ferme intention de voir un requin à pointe noire avant de quitter l'île ce soir pour Bangkok. Mais encore une fois, le vent trop fort brasse le fond de la mer et rend la visibilité mauvaise. Nous quittons donc l'endroit déçus, et nous dirigeons vers Freedom Bay. Des pontons sur pilotis nous mènent à une magnifique petite crique de quarante mètres de long. Le sable est blanc, l'eau transparente. Des hamacs sont suspendus au-dessus de la mer, accrochés à des cocotiers. C'est ici que je décide de laisser Boulette, ou plutôt les cendres de mon chat, que j'ai dû faire piquer avant de partir car elle avait une vilaine tumeur au cerveau. A mon sens, pas de meilleur endroit que la « Baie de la liberté » pour reposer en paix... La nage avec



masque et tuba dans ce coin de l'île est géniale. Je vois des papillons poissons et autres poissons multicolores à foison, côtoyer des coraux de toutes les couleurs et toutes les formes. Dommage que le fond de l'eau soit jonché de déchets ! Les noix de coco tombent de leurs arbres dans de grands fracas et manquent d'assommer les quelques touristes qui bronzent.

Nous en profitons pour les récupérer et Sylvain et Ramon se chargent de les ouvrir à main nue, avant de nous partager le cœur. A la nuit tombée, nous buvons nos dernières bières au bar de la plage, et Doc et moi jonglons avec du feu accompagnées par deux thaïs travaillant dans le complexe. C'est avec un pincement au cœur que je dis au revoir à Gwen, qui a décidé de rester quelques jours de plus, aux barmans, serveurs, bungalows, hamacs, à la plage et aux cocotiers. Je me sens comme chez moi ici, je reviendrai ! Embarqués sur le ferry, Sylvain, Ramon, Doc et moi nous installons sur le pont pour discuter. La houle est terrible, il est impossible de tenir debout et aller aux toilettes est une véritable épreuve. Sur les coups de deux heures du matin le sommeil nous appelle, et chacun rejoint sa couche dans l'un des deux dortoirs que comporte le bateau.

Jour 13. Thaïlande – Bangkok

Après trois heures de sommeil seulement, nous sommes réveillés car le ferry a accosté. Mais très vite tous les quatre grimpons dans le car pour Bangkok et tentons de finir notre nuit. Lorsque nous entrons enfin dans la capitale, après de nombreuses heures de route, le bus traverse des rues inondées, et je vois des thaïs marcher avec de l'eau jusqu'à la



taille. Ce sera la seule fois que je verrai un endroit inondé dans le pays, malgré les mises en garde du gouvernement français quant à la visite de la Thaïlande depuis un mois. Déposés à

Khao San Road, LA rue touristique de Bangkok, Sylvain nous emmène dans une auberge à bas prix où il a déjà séjourné. Les sacs laissés dans nos chambres respectives, nous sortons explorer les environs et nous restaurer. Longue de plusieurs centaines de mètres, la rue est encombrée de marchands ambulants, vendeurs de vêtements, de nourriture et de babioles en tous genres. Nous sommes alpagués par les chauffeurs de taxi, les rabatteurs de salons de massage et de tatouages, autant que par les quelques sans abris qui se mêlent à la foule. Après avoir passé une semaine sur les calmes îles de Koh Lanta et Koh Tao, je me sens comme agressée par tant de mouvement et de bruit. Le changement est trop brusque. C'est fatigués de notre journée de voyage que Sylvain, Ramon, Doc et moi rejoignons notre hôtel pour dormir.



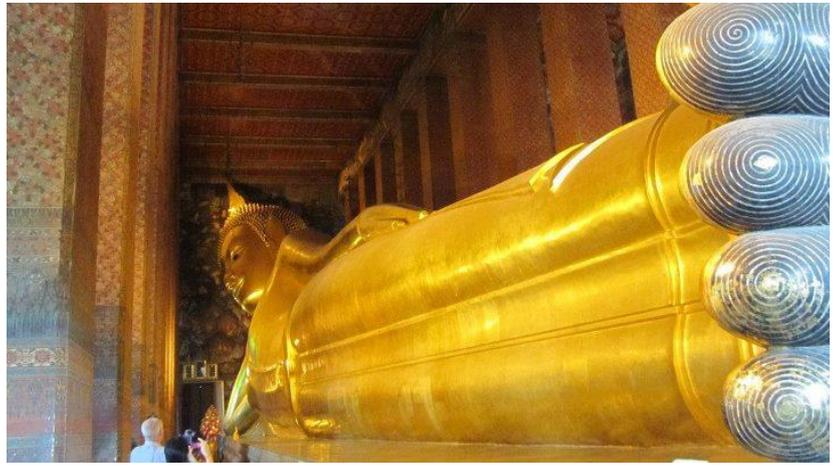
Jour 14. Thaïlande – Bangkok

Premier petit déjeuner dans la capitale. Les fêtards de la veille sont toujours sur les terrasses, imbibés d'alcool, ils semblent être entre la vie et la mort. Nous décidons de négocier avec un chauffeur de tuk-tuk pour faire le tour de la ville. Pour cinq cent bath (environ douze euros), on nous propose une ballade de trois heures, et la visite des temples les plus importants. C'est donc inconfortablement installés dans un tuk-tuk prévu pour trois personnes que nous slalomons entre les véhicules, et manquons d'avoir des accidents tant la circulation est chaotique. Les gaz d'échappement sont suffocants, et le chauffeur nous ramène à Khao San alors que nous n'avons visité que deux petits temples. Le malpropre a avancé sa montre d'une heure pour justifier le fait qu'il nous dépose aussi tôt, et nous réclame quatre fois le prix convenu à la base. Le ton monte rapidement et je crains que les garçons n'en viennent aux mains. Le thaï repart finalement sur son engin trafiqué avec la monnaie qu'il n'a pas rendu à Ramon, c'est-à-dire deux fois la somme convenue. Enervés par cette mésaventure, Sylvain, Ramon, Doc et moi nous rendons

dans un salon de massage pour notre premier massage thaï. Tous les quatre allongés sur des matelas étrangement propres, j'hérite du seul masseur, et il fait environ deux fois mon poids. Le massage se voulant énergétique, ce dernier fait craquer mes os, m'étire dangereusement les muscles et enfonce ma cage thoracique dans le matelas, m'empêchant de respirer correctement. A défaut d'être relaxés, cette séance nous a ouvert l'appétit. Un plat de pad thaï plus tard, Doc rentre dormir à l'hôtel suivie de près par Ramon. Sylvain qui n'est pas fatigué me tanne pour boire une bière, puis une autre. Nous passons finalement toute la nuit dans le bar, à discuter de nos vies et expériences de voyages respectives. Enfin, à quatre heures du matin, alors que l'ambiance de la rue n'est devenue que sexe et alcool, nous rentrons à l'auberge. Mais Sylvain qui n'est toujours pas fatigué me parle et me tient éveillée, jusqu'à ce que les bras de Morphée m'emportent.

Jour 15. Thaïlande – Bangkok

A neuf heures, quand j'ouvre les yeux, Sylvain est déjà réveillé... Mais quel cauchemar ! Tirée du lit, je suis rapidement entraînée dans un taxi, en direction de Wat Pho. Il s'agit d'un des plus grands et plus anciens temples bouddhistes de Bangkok, huit hectares de superficie, situé à côté du palais royal. Le temple abrite la statue d'un grand Bouddha



couche, quarante-cinq mètres de long pour quinze mètres de haut, représentant Bouddha sur son lit de mort. Tous les quatre nous séparons dans l'enceinte du temple, et je me ballade entre plusieurs centaines de représentations de Bouddha différentes. Enfin, assise face à un hôtel, je passe près d'une heure à méditer, me ressourcer et m'imprégner de cette atmosphère particulièrement reposante. Un dernier tuk-tuk nous ramène à Khao San Road ou Doc et moi achetons des billets de bus pour le Nord du pays. Départ pour la ville de Chiang Mai, demain à dix-sept heures. Après un rapide massage des pieds, toujours aussi agréable, tous les quatre allons dans notre bar préféré pour y passer la soirée. Du Bob Marley joue à la guitare en fond sonore, nous dégustons les insectes frits que Doc et Ramon ont achetés dans la rue. Sauterelles, blattes et vers, craquants ou fondants, goûteux ou répugnants, cet apéritif nous fait beaucoup rire. Enfin, vers trois heures du matin, Ramon nous prend dans ses bras les larmes aux yeux. « Con todo el cariño del mundo, de Bangkok a España, uno que se despide con un hasta luego y no con un adios », lance-t-il en se retournant. Puis, dans un dernier sourire empreint de tristesse, il monte dans un taxi pour l'aéroport, direction notre chère Europe.



Jour 16. Thaïlande – Entre Bangkok et Chiang Mai

Ayant dormi sans Sylvain cette nuit j'ai enfin pu faire une grasse matinée. Levés à midi, tous les trois allons manger un plat de Pad Thaï et nous balader à côté du Mékong. L'eau y est encore trop haute, et les deux rives du fleuve inondées. Mais de ce côté de la ville tout est calme, et le silence est précieux lorsque l'on passe son temps sur Khao San. Enfin,

rentres à l'hôtel, Doc et moi disons au revoir à Sylvain, ce joyeux luron avec qui nous avons passé dix jours. Lui prend l'avion pour la France dans moins d'une semaine, et redoute déjà le froid. Nous le reverrons sûrement à Paris où il monte souvent, et, nous répète-t-il encore une fois exagérant l'accent suisse, « Si vous voulez découvrir la Savoie... ». Après une heure d'attente, les thaïs ne semblent pas connaître le mot « ponctualité », Doc et moi nous installons enfin dans le car pour le Nord du pays. Je suis voisine d'un couple de cinquantenaires français qui viennent tout juste d'arriver en Thaïlande, et leur donne quelques tuyaux pour la suite de leur voyage. Plus habituée à rencontrer des backpackers de

moins de trente-cinq ans, je trouve génial, à l'âge de mes parents, de trouver le temps, le courage et l'envie de partir à l'étranger avec pour seul bagage un sac à dos. Après deux heures, le bus n'a toujours pas quitté Bangkok, à cause des embouteillages omniprésents. La route va être longue... Je discute avec mes voisins, regarde le soleil se coucher, commence le livre que je me suis offert dans l'après-midi, fais des mots croisés, écoute de la musique, mais rien y fait, voilà plus de cinq heures que nous sommes parti et je n'arrive pas à dormir. Peut-être à cause de l'inconfort, du froid ou de pensées vers la France, à six heures lorsque le car arrive enfin à Chiang Mai, je n'ai toujours pas fermé l'œil.

Jour 17. Thaïlande – Mai Wang

Descendues du bus, toutes les deux montons dans un pick-up qui nous dépose dans une auberge située dans le centre. Je n'arrive pas à joindre le Couchsurfeur censé nous accueillir dans la ville, et suis en manque de sommeil. Je m'effondre donc sur ce qui nous sert de lit, une planche de bois recouverte d'une simple couverture, pour deux petites heures. Juste assez reposée, Doc et moi allons dans une agence de voyage, tenter de résoudre notre problème de VISA. En effet, étant entrée sur le territoire thaïlandais en train, nous n'avons droit qu'à quinze jours dans le pays. Or nous pensions en avoir trente, et avons pris les billets d'avion en conséquence. Mais, alors que l'agent de voyage qui me fait face essaye de nous escroquer, Samart le Couchsurfeur appelle. Rentrée à l'auberge au pas de course pour boucler nos sacs, nous prenons un tuk-tuk dont le chauffeur est guidé par notre hôte au téléphone. À notre arrivée, il y a déjà quatre autres backpackers. Un australien, un couple d'américains en lune de miel et une française, qui viennent tous de Couchsurfing. À peine le temps de faire connaissance et le groupe monte dans un pick-up en direction de la jungle, à une heure trente de Chiang Mai. Samart y aurait des bungalows ou passer la nuit. Au bout d'une heure environ, le véhicule s'arrête



sur le bord de la route, à proximité d'un cour d'eau. Tous en maillot de bain, chacun est prêt pour son baptême de bambou rafting, et le groupe est divisé en deux. Le principe paraît simple : nous sommes quatre sur un radeau fabriqué en bambou, et descendons une rivière avec quelques rapides. Sauf que cette embarcation de fortune se guide avec de grands bambous à planter au fond de l'eau, et que Samart fait tout pour nous faire chavirer. C'est réussi, cinq minutes à peine après être montés sur le radeau, tous les quatre nous échouons sur un rocher émergé. Seule à tomber dans l'eau je tente de m'accrocher à une branche, mais le courant trop fort me fait lâcher prise, et suis entraînée dans les rapides. Effrayée, je bois allègrement la tasse et agite les pieds pour ne pas me faire attaquer par les serpents qui peupleraient la rivière. Mais, une fois à ma hauteur, Samart me fait remonter sur le bateau en riant à gorge déployée. J'apprends que c'est en fait sans danger, mais ai tout de même eu très peur ! Une fois mes esprits repris, je me propose de conduire l'embarcation, remplaçant ainsi Marie l'autre française. Mais, à croire que ce n'est pas mon jour, mon pied se coince

entre deux bambous mal fixes du radeau et ma jambe racle le fond de la rivière sur plus d'un mètre. Criant de douleur, Marie vient à mon secours, et nous arrivons à sortir mon pied endolori. J'écope maintenant deux vilains bleus de part et d'autre de la cheville. J'ai donc trouvé cette nouvelle discipline amusante, mais plutôt dangereuse. Afin de se détendre un



peu, nous faisons ensuite du tubing. Chacun assis sur une grosse bouée noire, nous descendons la rivière sur environ cinq cents mètres, essayant quelques légers rapides. Toujours aussi peu douée, je me racle les fesses sur des cailloux et me coince dans plusieurs racines immergées, cela en passant par le mauvais chemin. Enfin, c'est frigorifiés que Philip l'australien, Marie, Amit et Quilet le couple d'américains, Samart,

Doc et moi remontons dans le pick-up en direction de Mai Wang et des bungalows. L'endroit se révèle superbe : Six ou sept constructions en bambou sur pilotis et plusieurs petits jardins potagers, le tout surplombant une jungle dense. Rejoins par d'autres Couchsurfeurs, nous sommes finalement neuf européens et quatre thaïs à préparer le diner. Assis sur une paillasse dépliée sur une construction en bambou sur pilotis, le ciel nous offre un véritable spectacle d'étoiles filantes. Les casseroles chauffent sur un feu de bois et nous buvons de la « Holly water » (whisky coupe à l'eau) en guise d'apéritif. Epuisée et le ventre plein, je décide d'aller me coucher, refusant les avances de Bendito un des thaïs qui voulait que je continue de boire avec lui.

Jour 18. Thaïlande – Chiang Mai

Perches au milieu de la jungle, il a fait un froid glacial cette nuit. Même emmitouflée dans ma couette, je me réveille avec les pieds gelés. Seule Ka, le chat de Samart que nous avons nommé ainsi en souvenir de notre ami grec Panos, semble avoir correctement dormi, bien au chaud entre Doc et moi. A sept heures, la brume recouvre le paysage, et la rosée les feuilles des plantes tropicales qui nous entourent.



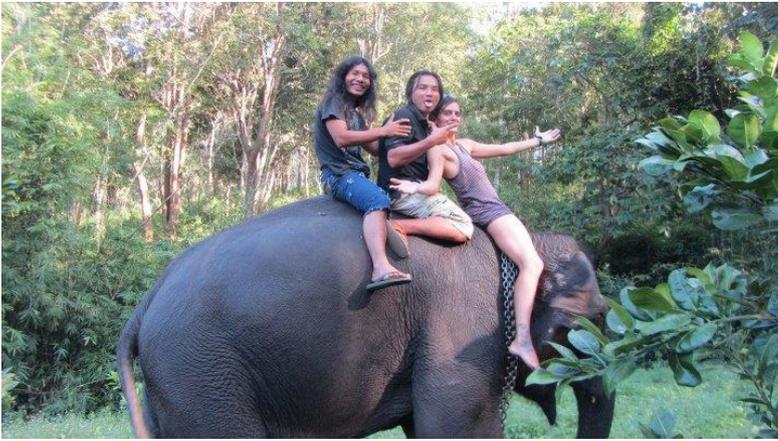
Le soleil qui se lève accompagne notre petit déjeuner, et nous montons dans le pick-up pour aller faire un trek. Après une heure de route de montagne en terre battue avec crevasses, bosses, ravines et rivières à traverser, Philip, Marie, Amit, Quilet, Doc, Samart, un ami de Samart et moi arrivons enfin à destination. Déposés dans un petit village, j'en prends plein les yeux. Les enfants marchent pieds nus sur le sol en terre, sont sales et semblent intimidés. Je m'amuse à les filmer et leur montrer les vidéos, ce qui fait beaucoup rire les plus petits. Les hommes coupent du bois tandis que les femmes s'occupent du linge. Les plus vieilles se reposent, allongées dans des hamacs suspendus sous les maisons en bois construites sur



pilotis, accompagnées par de jeunes enfants qui rient. Des cochons sont assoupis çà et là, des poules picorent quelques graines éparées dans la terre battue, des vaches rachitiques sont regroupées dans un enclos fait de brique et de broc et des chiots têtent suspendus aux tétons de leur mère. Samart m'explique que cette famille

est d'origine birmane, qu'ils vivent reclus et ne parlent pas thaï. Comme près de quatre millions de birmans, ils ont quitté leur pays pour fuir une guerre civile qui dure depuis des décennies. Je suis sensible à leurs sourires malgré tant de pauvreté, et au fait que toutes les générations vivent ensemble, dans un climat d'entraide et de respect. Nous quittons le village pour s'enfoncer dans la jungle par un chemin tantôt escarpé tantôt très aéré, et traversons des rivières en équilibre sur des troncs d'arbre. Je dois supporter les cris d'une Quilet effrayée qui me suis de près. En effet, l'américaine est phobique de toutes les espèces tirées de la famille du ver, de la chenille au serpent, et marche avec un K-way, un bob et d'énormes lunettes. A savoir qu'il fait environ trente degrés ! M'étant jouée d'elle une fois, j'ai vite compris que c'était du sérieux lorsqu'elle s'est mise à crier, taper des pieds et agiter les bras pendant près de deux minutes. Vers midi, le groupe s'arrête à côté d'une chute d'eau pour déjeuner. Samart fait un feu de camp tandis que son ami taille de gros bambou pour faire des verres, des tiges de brochettes et des ustensiles de cuisson. Nous faisons cuire du riz gluant dans un tube et une sauce épicée dans un autre, le tout avec l'eau de la rivière. Le poisson est ficelé aux tiges de bambou fendues, et des saucisses typiques de la région ainsi que des crudités sont servies dans des feuilles de bananiers pliées en guise de plat. Enfin, nous buvons dans les verres taillés dans l'extrémité du bambou. Envies par les quelques touristes de passage, tous les huit nous délectons de ce repas atypique avant de finir notre trek. A mon grand regret ce dernier n'aura duré que trois heures, mais en voyant Quilet arriver dégoulinante de sueur sous son K-way, je me dis que c'est peut-être mieux. Pour finir en beauté, nous allons dans un camp d'éléphants où chacun monte sur la nuque d'une des bêtes, accompagnée d'un thaï. Le hasard faisant une nouvelle fois bien les choses, j'hérite de l'animal (que j'ai bien entendu surnomme Dumbo) et du maître les plus fous. Une fois dans la rivière, où je suis sensée « laver » Dumbo, le thaï donne des instructions à l'animal qui plonge la tête dans l'eau et la remue, me faisant valser de tous les côtés. M'arrosant allègrement avec sa trompe et se couchant au fond de l'eau, je me retiens à ses oreilles pour ne pas tomber. Mais au bout de dix minutes de rodéo je lâche prise, et fini dans l'eau sous les rires. Philip, Marie, Amit et Quilet retrouvent la terre ferme à peine mouillés et sur leur monture, tandis que je sors de la rivière dégoulinante. Invitée à remonter sur l'animal, je tente de lui faire quelques caresses pour l'amaudoyer, mais rien y fait, sa peau sèche et craquelée ne semble pas sensible à mes efforts. La ballade dans la jungle est un véritable désastre, Dumbo n'en fait qu'à sa tête car le thaï a eu la bonne idée





de me laisser seule pour le diriger. J'ai beau lui tirer sur les oreilles rien y fait, il s'enfonce dans les bois sans penser que je me prends toutes les branches, broute à droite et à gauche, se gratte frénétiquement aux arbres en manquant de m'arracher une jambe et défèque bruyamment avant d'agiter son popotin, me faisant valser de tous

les cotes. « Oh my Bouddha ! » comme disait Samart, quelle expérience ! Le pied enfin pose au sol, nous empruntons un pont suspendu d'une centaine de mètres afin de regagner notre véhicule, et rentrons à Chiang Mai. Une fois la civilisation retrouvée, tous les huit dinons au restaurant puis buvons un verre, avant d'aller nous coucher et rêver de ces deux jours forts en émotions.

Jour 19. Thaïlande – Chiang Rai

La veille, Samart nous a réservé deux billets de bus direction le pays le plus proche, la Birmanie. Doc et moi devons sortir du territoire thaïlandais et y rentrer à nouveau afin d'obtenir un nouveau VISA de quinze jours. Le thaï nous réveille donc à cinq heures du matin pour nous déposer à la gare routière. Mais attendant sur la mauvaise plateforme, je vois le car quelques dizaines de mètres plus loin partir sous nos yeux, à six heures pétante. « Pour une fois qu'ils sont à l'heure ! » dit Doc dans un murmure mêlant fatigue et amertume. Par chance, nous dégotons les deux dernières places du bus suivant, mais devons attendre trois heures et demie pour enfin quitter la ville. Ici, dans l'extrême Nord du pays, le paysage est sec, et les thaïs ramassent la paille à la main. Rassembles dans les champs, ils sont coiffés de chapeaux dit « chinois » qui les protègent du soleil cuisant. Au bout de quatre heures de route, le bus s'arrête à Mae Sai, puis un pick-up nous emmène à la frontière. Toutes les deux sommes accompagnées d'un français d'environ cinquante-cinq ans et d'une femme à l'origine indéterminée. Eux aussi veulent prolonger leur VISA. Mais, manque de chance, à la frontière, le policier est corrompu et leur demande mille bath chacun (environ vingt-cinq euros) parce qu'ils sont restés sur le territoire un mois au lieu de trente jours. Et pourtant, nous sommes le vingt-cinq Novembre, date indiquée sur nos passeports à laquelle tous les quatre devons quitter le territoire. Il ne semble servir à rien de lui expliquer, le flic n'en démord pas et ses collègues se rangent de son côté. C'est incroyable ! Un seul pied mis en Birmanie, ou Myanmar en birman, et je suis frappée de la différence avec la Thaïlande. Des enfants noirs de crasse se ruent sur moi la main tendue, des mendiants sont alignés sur le trottoir et un nombre incalculable d'infirmes tentent de glaner pièces ou nourriture. Je ne sais pas si cette pauvreté se concentre à la frontière ou si tout le pays est ainsi, mais ça me fait mal au cœur. Les quelques formulaires administratifs remplis et « Sbam ! », un vingt et unième tampon dans mon passeport, et surtout quinze jours de VISA supplémentaires en Thaïlande. Allégées d'un poids, Doc et moi prenons un bus local pour nous rendre à Chiang Rai. Celui-ci est



défraichi, la peinture multicolore s'écaille, les sièges grincent au rythme des nids de poule qui jonchent la route, et l'air frais crache par les ventilateurs fixes au plafond se mêle au vent chaud qui s'engouffre par les deux portes grandes ouvertes. Assise à l'arrière, les cheveux au vent, je me surprends à sourire en rêvant que je m'achète un bus comme celui-ci pour parcourir le monde. Arrivées à destination, nous trouvons rapidement une auberge tenue par des chinois, au rapport qualité prix très acceptable. La ville est sympathique, un marché de nuit anime la rue, et de nombreuses guérites proposent de la nourriture. Doc achète des insectes frits, et englouti une énorme blatte qui me semble répugnante, sur le chemin de la maison. C'est en squattant la zone wifi de l'auberge que nous faisons la rencontre de Timothée, un étudiant en architecture, faisant sa quatrième année à Bangkok. Tous les trois passons ainsi la soirée à discuter et à rire.



Jour 20. Thaïlande – Pai

La journée commence par la visite du temple Wat Rong Khum, à la périphérie de la ville. Sylvain puis Timothée m'avais prévenue, mais je suis quand même stupéfaite ! Aussi appelé White Temple pour sa blancheur extraordinaire et le fait qu'il soit incrusté de morceaux de miroirs, il me renvoie une image de pureté et de féerie. Je suis tout de même troublée par les cranes réduits qui sont suspendus aux arbres, et aux têtes de morts qui surplombent les plots de signalisation bordant le site. L'accès au temple se fait par une fosse remplie de mains de morts tendues vers le ciel en guise de supplication, et de deux énormes crocs de deux mètres chacun. Une fois à l'intérieur, la surprise continue. L'endroit grand de quarante-cinq mètres carrés, est haut sous plafond, et une immense fresque couvre deux des quatre murs. En m'approchant de celle-ci je crois rêver. Tous les super-héros de mon enfance, ou presque, y sont représentés : Entre autre Batman, Superman, Spiderman, Hulk et même Harry Potter, sont aux prises avec des pompes à essence et autres gratte ciels. Mickael Jackson semble faire le moon walk sur un tapis roulant, et des Converse sont attachées à la lune. La fresque est admirablement bien faite et regorge de détails. Après un premier coup d'œil dubitatif et une demie heure d'observation minutieuse, j'arrive à en déduire qu'il s'agit d'une représentation du bien et du mal. J'apprendrais par la suite qu'un artiste thaï a laissé



la fresque à l'imagination débordante de ses élèves. Sur l'hotel, un moine très âgé assis en tailleurs semble méditer. Les yeux à demi clos il est imperturbable, et je me demande ce qu'il pense de ce temple hors du commun. Une fois sorties, à la lumière aveuglante du soleil qui se reflète sur le bâtiment, Doc et moi décidons de faire du stop

pour le centre de la ville. Au bout de cinq minutes seulement, deux femmes s'arrêtent et nous font monter. Déposées à la gare routière, nous embarquons dans un bus pour Pai, ville hippie située dans la montagne. Nous y trouvons rapidement une auberge tenue par un français tatoué de la tête aux pieds, et sortons manger un morceau. C'est par hasard que nous faisons la rencontre de Jeka, un slovène aux dreads épaisses de dix centimètres, et John, un chef cuisinier anglais vexé que je lui dise que la nourriture de son pays est immangeable. Tous les quatre allons nous réchauffer dans un bar à ciel ouvert, autour d'un gros feu de bois. Puis, à quatre heures du matin Doc et moi nous effondrons de sommeil dans notre bungalow.

Jeudi 1^{er} Décembre 2011. Jour 21. Thaïlande – Pai

Ayant loué un scooter pour moins de trois euros la journée, je prends la route d'une cascade située à moins de quinze kilomètres de la ville. Mais le chemin fait de terre est abominable, et Doc et moi manquons d'être éjectées du deux roues à plusieurs reprises. Alors que je tente de me concentrer pour éviter les plus gros nids de poule, une femme et des enfants au faciès du peuple mongol sortent de nulle part et me barrent presque la route. Les mots « Hashish » et « Opium » sont répétés par chacun d'eux, accompagnés du geste du fumeur. Je comprends alors qu'il s'agit de vendeurs, et qu'ils alpaguent tous les touristes se rendant à la cascade. Celle-ci est sympathique, mais située en altitude, il fait bien trop froid pour se baigner et je n'ai pas emmené de serviette. À la nuit tombée nous rentrons à Pai et allons saluer notre nouvel ami, celui que l'on a surnommé Thaï Sparrow. Ce dernier, vendeur de photos à son effigie, est par son déguisement et ses mimiques le sosie parfait de Johnny Depp dans le film « Pirate des Caraïbes ». Enfin, après avoir mangé un plat de riz, pour changer des nouilles, je me rends chez un tatoueur réputé de la ville. Il a fini le dessin que je



lui avais croqué la veille, et se met rapidement au travail. Utilisant la technique traditionnelle du bambou, il a besoin d'une assistante qui étire ma peau, tandis que lui enfonce des tiges de bambou armées de quelques minuscules aiguilles dans mon dos. Cela à un rythme effréné. Au bout de deux heures de souffrance, cette technique fait tout de même beaucoup moins mal que

la machine utilisée en France, le tatouage est fini. Je peux remettre mon tee-shirt sans problème puisque cette méthode ancestrale ne nécessite aucune cicatrisation, et remercie l'artiste. Rejoignant Doc au bungalow, je m'étends sur le dos et m'endors en quelques minutes.

Jour 22. Thaïlande – Pai

Réveillées à l'aube, nous enfourchons notre scooter direction un village où vit une tribu de femmes girafes birmanes, près de la ville de Mae Hong Son, à cent vingt kilomètres de Pai. Le plein d'essence de l'engin fait, nous roulons à travers champs, cultures en étage et petits villages désolés. Mais très vite la route devient sinueuse, et s'engouffrant dans la montagne, la température dégringole. Lorsque nous arrivons au col, à mille six cent soixante-neuf mètres, il fait un froid glacial et nous sommes toujours en tongs. Après quelques heures de route, l'appel du ventre me pousse à faire un arrêt dans un village semblable à ceux du farwest. Seule la route centrale est goudronnée, sur les bas cotes se trouvent échoppes, bouis-bouis, mécaniciens aux mains noirs de cambouis et vieux thaïs faisant la sieste à l'ombre. Un plat avale sur le pouce et nous repartons pour visiter une grotte. Mais faute de



la trouver, Doc et moi nous retrouvons dans une école perdue dans la montagne. Invitées à entrer par une femme qui semble être la directrice, j'apprends que l'établissement rassemble tous les enfants des villages environnants. Ils ne parlent pas tous le thaïlandais mais leurs propres dialecte. Les petits font la sieste tandis que les plus grands se lavent les dents en nous scrutant comme si nous étions des extras terrestres. Les salles de classe sont joyeusement décorées, les bureaux des élèves remplis de bouquins abîmés et le tableau

noire, blanchie par la craie. Les cinquante derniers kilomètres de route se révèlent être une vraie épreuve, Doc et moi avons mal aux fesses et je n'en peux plus de conduire cet engin de malheur à travers les routes escarpées de la montagne. La ville de Mae Hong Son enfin passée, j'éprouve un mal fou à trouver le village des « Long neck » car il n'est indiqué par aucun panneau. Mais finalement, après avoir traversé une dizaine de court d'eau et avoir vu des éléphants, nous arrivons enfin à destination. La joie est de courte durée, une femme chinoise m'alpague aussitôt, me quémandant de l'argent. Malheur, l'entrée est payante ! Il s'agit en fait d'un zoo pour humain où les femmes girafes, réfugiées et obligées de fuir la répression de la junte militaire birmane, sont parquées comme des bêtes. Cela pour le plaisir des touristes sans scrupules. Il est hors de question que nous déboursions un euro pour participer à ce commerce ignoble, nous avons fait cinq heures de route pour rien. Moi qui voulais justement me rendre en ce lieu par mes propres moyens afin de reverser l'argent destiné au guide à ces femmes, je suis dégoutée. Le tenancier de notre auberge nous apprendra le soir même qu'un chinois aurait racheté le village, pour exploiter ces femmes au long cou. Déçues, nous visitons tout de même le reste de l'endroit. Je suis surprise de voir que les maisons en bois défraîchi, construites sur pilotis, captent le téléphone et la télévision alors qu'elles jouxtent les enclos nauséabonds des porcs. Lorsque je reprends la route, la nuit commence déjà à tomber. N'ayant pas de visière à mon



casque, je suis obligée de garder mes lunettes de soleil pour éviter de recevoir des insectes dans les yeux, cela accentuant l'effet de pénombre. Et très vite je n'y vois plus rien. Les phares de l'engin n'éclairent rien, la route est jonchée de nids de poule, les virages ne sont pas indiqués, il fait un froid polaire et nous n'avons plus d'essence. A bout de nerfs et consciente de la dangerosité du moment, je demande à Doc qui se cramponne à l'arrière de tendre le pouce pour faire du stop. Les voitures se font rares, mais, par chance, l'une d'entre



elles s'arrête. Il s'agit d'un pick-up, et le thaï a qui nous avons rapidement explique la situation attache le scooter dans la benne. Installées avec lui à l'avant du véhicule, nous reprenons des couleurs tout en le remerciant de nous sauver la vie. Au bout de deux heures de route nous arrivons enfin à Pai, remercions encore mille fois notre chauffeur et allons nous coucher sans même diner.

Jour 23. Thaïlande – Chiang Mai

Dernier réveil dans la ville de Pai. Nous montons dans un mini van surcharge pour retourner à Chiang Mai, et roulons trois heures sur une route de montagne aux virages à n'en plus finir. Doc, qui a un milk shake à la banane sur l'estomac, est malade, et s'allonge sous nos pieds, à même le sol. Une fois arrivées, toutes les deux nous mettons en quête de trouver une auberge de jeunesse, car Smart le Couchsurfeur ne peut pas nous recevoir. On nous



offre alors une chambre correcte, pour moins de cinq euros, idéalement située dans l'enceinte de la vieille ville. A contre cœur Doc et moi achetons deux billets de bus pour Bangkok, départ le lendemain à dix-huit heures, malheureusement la fin du voyage approche. C'est dans un salon de massage voisin de notre auberge que l'on décide de se remonter le moral pour quelques euros seulement. Confortablement installée sur un matelas en mousse, je goute à mon premier massage à l'huile. « No complexe » murmure la masseuse dans un anglais hésitant lorsqu'elle dégrafe mon soutien-gorge. Une heure plus tard, le corps et l'esprit en harmonie, je me rue sur un McDonalds repéré dans l'après-midi et y commande l'un des plus gros menus. Voilà vingt-trois jours que nous mangeons des nouilles ou du riz matin, midi et soir, et je n'en peux plus. Mais c'est la déception : les frites sont beaucoup trop salées et me brûlent la bouche. C'est incroyable ! A force de manger épicé, les thaïs ne semblent plus avoir de palais. Déçue de ce repas dont je rêve depuis une semaine, je rentre à l'auberge en traînant la patte et me couche les papilles encore endolories.

Jour 24. Thaïlande – Entre Chiang Mai et Bangkok

Les murs de l'auberge étant en carton, j'ai eu le sommeil perturbé par les allers et venues des autres habitants, toute la nuit durant. A quatre heures du matin je me suis énervée contre une asiatique chantant de l'opéra à tue-tête, et enfin, à neuf heures, des cris m'ont définitivement réveillée. Installées dans un boui-boui crasseux tenu par des chinois pour le déjeuner, ni Doc ni moi n'avons réussi à terminer le repas infâme qui nous a été servi. Ecœurées, nous déambulons dans les rues, visitons quelques-uns des nombreux temples de la ville et nous reposons dans un parc où l'herbe verte envahit par les pigeons. Dans une petite rue déserte, un groupe de cinq rastas assis à la terrasse d'un bar reggae nous hèle. Invitées à s'asseoir avec eux, nous partageons leur repas et buvons quelques verres tout en discutant. Le moment est fort sympathique, mais le bus pour Bangkok va partir et nous sommes à l'opposé de notre auberge. Rentrées au pas de course chercher nos sacs à dos, toutes les deux montons juste à temps dans un pick-up qui nous dépose à la gare routière. Une fois dans le car, Doc installe son lit de camp à même le sol derrière les derniers sièges, me laissant ainsi les deux places assises pour dormir. Je rêve en regardant le paysage défiler, et, seulement quelques morceaux des Quatre saisons de Vivaldi plus tard, m'endors, les écouteurs toujours enfoncés dans mes oreilles.



Jour 25. Thaïlande – Bangkok

Le bus arrive dans la capitale avec une heure et demie d'avance. Il est cinq heures du matin, nous sommes encore endormies et devons chercher une auberge à bas prix. Le poids de mon sac est insupportable, je suis épuisée, et la plupart des hôtels affichent complet. Au bout d'une heure, Doc et moi finissons par trouver une auberge, située dans une rue parallèle à Khao San Road. L'endroit est piteux et j'aperçois des cafards gambader dans le couloir. La chambre fait neuf mètres carrés, les murs et le sol sont crasseux, il n'y a pas de fenêtre, les draps semblent ne pas avoir été lavés depuis des décennies et nous partageons douche et WC avec tout l'hôtel. Cependant nous avons deux ventilateurs, l'air conditionné et une télévision, luxes que nous n'utiliserons jamais. L'une et l'autre déposons nos sacs sans se faire prier, et nous effondrons sur notre lit respectif pour finir cette nuit trop courte. Vers midi, nous émergeons et prenons la route de Punthip Plaza, le paradis de l'informatique. Le bus est bondé, je n'ai jamais vu ça même en période de grève à Paris. Les gens se marchent dessus, montent les uns sur les autres, et je me retrouve à dix centimètres du visage d'un



thai édenti. A l'annonce de notre arrêt, nous réussissons tant bien que mal à nous extraire de cette foule trop dense, laissant monter de nouveaux courageux. Le centre commercial est immense. Sur trois étages se vendent ordinateurs, imprimantes, téléphones, appareils photos, mp3, clefs USB et autres outils

informatiques. Des écrans envoient de la lumière artificielle à en faire mal aux yeux, et le va et viens des vendeurs est incessant. Je craque pour un petit Lap top au prix défiant toute concurrence, qui me permettra d'écrire, de converser avec mes proches et de stocker mes photos. Doc, elle, s'offre un nouvel appareil photo dernier cri, dont je négocie le prix au rabais. Ces bonnes affaires faites, nous rentrons sur Khao San en flânant, dinons de nouilles achetées dans la rue, et rentrons nous coucher dans notre chambre déprimante.

Jour 26. Thaïlande – Bangkok

En plus d'être déprimante, cette chambre est située au quatrième et dernier étage, juste à côté de celle de la famille népalaise qui gère l'hôtel. Le père est répugnant : je l'entends flatuler à grands bruits sous la douche, roter et se racler la gorge pour y dénicher des glaires qu'il avale goulument. Vivent avec lui trois femmes et un bébé. D'âges vraisemblablement similaires, je n'arrive pas à identifier qui est la mère. Dès le réveil nous avons droit à des concerts de pleurs, de « gazoux gazoux » et de berceuses népalaise, cela jusqu'à minuit passe. Pour couronner le tout, l'ambiance entre Doc et moi est électrique et nous ne nous adressons plus la parole depuis deux jours. O quelle joie d'être en Thaïlande... ! Je quitte



donc la chambre seule, à huit heures du matin, direction Bon Bae, une usine de fabrication d'habits. Le bus est, comme on peut l'imaginer des transports thaïlandais, dans un état déplorable. Le plancher est en bois, la peinture est défraîchie et les fenêtres n'ont pas de carreaux. Les touristes se déplaçant essentiellement en taxi ou tuk-tuk, je suis victime des regards songeurs des locaux qui me crient « Bon Bae !

Bon Bae ! » une fois arrivés à destination. Et cela, parce que j'avais demandé à mon voisin de m'indiquer l'arrêt. Une fois dans l'usine, je dévalise un magasin de ses tee-shirts qui sont vendus quatre à cinq fois moins cher que sur Khao San, et les fourre dans mon sac à dos que j'ai vide pour l'occasion. Je passe ensuite la journée à arpenter les rues de Bangkok à la recherche d'autres cadeaux, pour ma famille et mes amis. C'est à dix-huit heures, lorsque mon sac est plein à craquer, que je me rends à la poste pour tout expédier. Neuf kilos de souvenirs thaïlandais partent ce jour pour la France. A travers les océans pour des raisons économiques, le colis arrivera à Viroflay dans quatre mois. Cette bonne chose faite, je décide d'aller dîner dans un boui-boui située à deux pas de notre auberge. Assise seule à une table, une suisse d'environ soixante ans me demande, dans un français à l'accent suisse marqué, si elle peut me faire face. Nous passons une bonne heure à discuter de l'Asie, qu'elle connaît bien pour y voyager depuis plus de dix ans, et de la situation économique européenne. Enfin, ma soupe de lait de coco engloutie, nous prenons retraite l'une de l'autre et je m'offre mon dernier massage en Thaïlande. Une heure à se faire tripoter les pieds, le pied ! C'est vers vingt-deux heures que je rentre à l'hôtel où Doc dort déjà. Je m'allonge sur mon lit, et, fatiguée de cette longue journée, m'endors dans la foulée.

Jour 27. Thaïlande – Bangkok

Nous quittons l'hôtel dans la matinée, pour en trouver un moins cher et plus agréable à vivre. Quelques rues plus loin on nous propose une chambre pour cinq euros seulement. Six mètres carrés, quatre murs blancs, deux lits, un néon et un ventilateur. L'auberge est située sur une rue très passante, et la fenêtre qui ne contient qu'une moustiquaire ne nous protège ni du bruit ni des gaz d'échappements. Mais tant pis, nous avons au moins la chance de pouvoir voir le jour. Doc et moi décidons d'aller manger ensemble, mais au bout d'une heure

sans avoir échangé un mot, nous nous séparons. Je passe l'après-midi à déambuler dans les rues de la capitale, et réussis à trouver un supermarché uniquement fréquenté par les locaux, donc aux prix très faibles. J'y achète des produits d'hygiène en quantité, shampoing, dentifrice, déodorant et brosse à dents, cela en prévision de mon arrivée en Australie. En effet, sur l'île de Koh Tao, Gwen m'avait prévenue que le pays des koalas et des kangourous était excessivement cher. A la

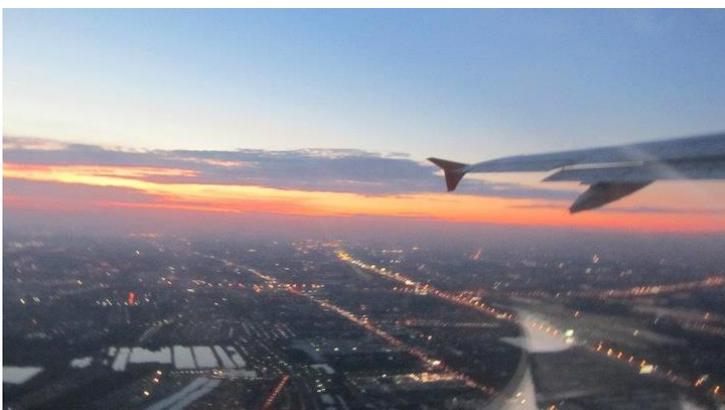


la nuit tombée, c'est dans mon boui-boui préféré que je me rends pour dîner, et y fait la rencontre de deux françaises fraîchement débarquées. Effrayée d'apprendre qu'elles payent leur chambre d'hôtel huit cent bath (environ vingt euros) pour un confort minimal, je leur donne quelques conseils et pièges à éviter. J'aurais aimé qu'on en fasse autant avec moi lorsque nous sommes arrivées dans le pays. Je leur parle aussi de Koh Tao, de la jungle du Triangle d'Or, du temple blanc de Chiang Rai et d'autres endroits à absolument visiter, tout en sirotant ma dernière Chang. Enfin, fatiguées, elles partent par le décalage horaire, et moi par ma journée, nous nous séparons. Je rentre à l'hôtel en flânant, observant les passants, et respirant l'air de ma dernière nuit thaïlandaise.

Jeudi 08 Décembre. Jour 28. Entre la Thaïlande et l'Australie

Je me lève aux aurores pour m'imprégner au maximum de l'ambiance des rues de la capitale. C'est le matin, lorsque les touristes qui ont faits la fête la veille dorment encore, que je me plais le plus à me promener. Dans les rues parallèles à Khao San, nombreux sont les commerçants, chauffeurs de tuk-tuk et vendeurs ambulants à me saluer, tant ils sont habitués à me voir. J'aime l'atmosphère particulière qui règne dans les rues non touristiques, et pourrait y déambuler des semaines entières. Mais malheureusement mon voyage touche à sa fin. Je prends le temps de savourer un dernier plat de Pad Thai assise sur le trottoir, et Doc et moi prenons la direction de l'aéroport. Un bus et un train plus tard, chacune enregistre son sac à dos. Le mien pèse maintenant dix-sept kilos, soit quatre kilos d'habits et de produits en plus que lors de mon arrivée. C'est au soleil couchant que l'avion décolle. Les toits disparaissent peu à peu, les rues se minimisent et je ne vois plus que les feux des

véhicules dans une circulation qui est comme toujours trop dense. Je me remémore alors le mois passé ici. Les gens rencontrés, les regards croisés, les sourires échangés, les endroits visités, les bruits, les odeurs, les saveurs, et tout ce qui a fait de ce voyage un moment extraordinaire.



J'ai essayé de faire une conclusion à ce carnet de voyage. Parler de Mère Nature, des tsunamis, des inondations, des tremblements de terre, des obstacles de la vie, de la pauvreté et la maladie...

Mais le sourire de ce peuple me laisse sans voix, et pour une fois je n'ai pas su trouver les mots.

J'espère que cette photo décrira au mieux ce que je ressens.



Merci à Cath, ma tante et marraine bien aimée, ainsi qu'à mes parents pour la relecture à distance. Ce sont eux qui m'ont donné le gout du voyage, et pour cela je leur serais éternellement reconnaissante.